



VO infos, n°15 Janvier 2007

Pour débiter en beauté l'année 2007, nous vous proposons deux rendez-vous en janvier :

Un week-end « Femmes en noir et blanc » les 12, 13 et 14 janvier à Cinéville. Retour au sommet de l'art cinématographique, avec trois chefs d'œuvre : *Jour de Colère* de Carl Dreyer (1943), *La vie d'O Haru femme galante*, de Kenji Mizoguchi (1952) et *Laura* d'Otto Preminger (1944).

Trois cinéastes, un Danois, un Japonais et un Américain du Nord, trois visions du monde et trois écritures différentes pour un même thème : le destin d'une femme, détruite ou tuée parce qu'elle est une femme.

La découverte du réalisateur iranien Jafar Panahi avec son nouveau film *hors jeu* le jeudi 18 janvier à Cinéville.

Femmes en noir et blanc

12, 13, et 14 janvier au
cinéville

Jour de colère

De C.T. Dreyer
Danois – 1943 – 1h45 – N&B
Sam 13 à 18h – dim 14 à 20h

La vie d'Oharu femme galante

De Kenji Mizoguchi
Japonais- 1952 – 2h05 – N&B
**Ven 12 à 20h – séance débat
avec Roland Michon – dim 14 à 14h**

Laura

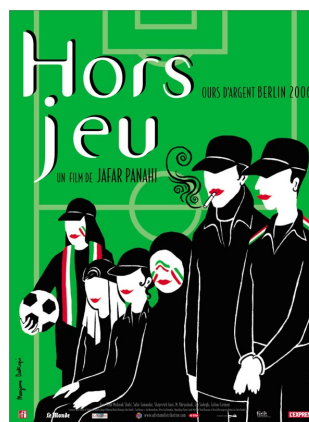
De Otto Preminger
USA – 1944 – 1h28 – N&B
Sam 13 à 18h – dim 14 à 20h

Soirée mensuelle

Jeudi 18 janvier à 20h
au Cinéville

Hors jeu

De Jafar Panahi
Iranien – 2006 – 1h28 – CouL



Précédé de
Les filles de la piste
Court-métrage de Marie Hédia

Femmes en noir et blanc

Au Danemark en 1623, la vieille Marte, parce qu'elle est considérée comme sorcière et la jeune Anne soupçonnée d'adultère, sont toutes deux victimes du fanatisme religieux.

Dans le Japon du XVIIème siècle, Oharu, fille de samouraï, est condamnée à la prostitution et à la mendicité pour avoir aimé un homme d'une caste inférieure.

Dans la grande bourgeoisie américaine du début des années 40, Laura, la séduction même, a-t-elle été assassinée ou non ? Est-elle victime, coupable ou simplement responsable et de quoi ?

Chez Dreyer et Mizoguchi, une austérité voulue décuple la force d'une critique radicale de l'oppression des femmes. Chez Preminger, d'une façon plus ludique, la virtuosité du récit illustre au contraire l'enchevêtrement de l'innocence et de la perversité, de la vérité, de l'illusion et du mensonge, dans les regards croisés des uns sur les autres.

Jeux infinis de l'ombre et de la lumière sur les visages et les décors : ces trois films en noir et blanc ont chacun un rythme, un espace et une ambiance propres venus de la culture de leur auteur, qui aboutissent à une forme d'universel par la rigueur de la mise en scène ; ce sont de purs poèmes autant qu'une réflexion aiguë sur la libre disposition et la responsabilité de soi-même.



La projection de *la vie D'Oharu femme galante* de vendredi 12 à 20h

sera suivie d'un débat avec Roland Michon

Maître de conférence en Etudes cinématographiques, au département des Arts de l'université de Rennes II, Haute Bretagne

Après avoir suivi des études de philosophie, Roland Michon a rédigé une thèse d'études cinématographiques en sémiologie, Paris III, la Sorbonne sous la direction de Christian Metz. Il est également réalisateur et producteur pour la télévision française.

La vie d'Oharu femme galante De Kenji Mizoguchi

Une vieille prostituée évoque sa vie qui fut une série de tragédies. Jeune, elle a aimé un homme de condition inférieure. Cette relation provoqua son expulsion de la cité impériale.

A propos de Kenji Mizoguchi – Roland Michon

Kenji Mizoguchi est né en 1898, dans le Tokyo populaire. Son père menuisier-charpentier, aux ambitions entrepreneuriales, est ruiné par la crise de 1904 qui succède à la guerre Russo-japonaise. La famille s'installe alors dans un quartier prolétaire, peuplé de geishas, d'acteurs de théâtre et de petits commerçants de tout acabit. Le père, violent martyrise son épouse et vend sa fille comme Geisha, à l'âge de 14 ans.

A la mort de sa mère, en 1915, il s'installe à Kobe et travaille comme dessinateur publicitaire dans un journal local, là il fréquente des cercles littéraires, publie quelques poèmes, participe à une insurrection à caractère révolutionnaire en 1918.

S'en suit une période d'incertitude, marquée par son retour à Tokyo; aidé par un ancien camarade d'école, il fait quelques apparitions comme acteur pour le studio Nikkatsu, puis passe à la réalisation, d'abord en tant qu'assistant, puis comme réalisateur pour un premier film censuré à l'époque, en 1922 : *Le jour ou l'amour revint* .

A partir de cette date, il tourne un grand nombre de films, perdus pour la plupart, adaptations littéraires vite faits, et remakes de films expressionnistes allemands bon marché. Il dit lui-même qu'il n'a vraiment commencé à faire des films sérieusement qu'avec *Les sœurs de Gion* (1936), qui connut un grand succès populaire.

Malgré une petite concession pendant la guerre aux films de propagande, pour éviter la prison, son œuvre est entièrement marquée par un refus de la folie totalitaire, très empreinte de préoccupations sociales, voire socialisante et principalement consacrée à une réflexion sur la femme, dont il perçoit de façon très aiguë et très contemporaine, dans sa propre culture, le statut nouveau : femmes déchirées entre sentiments et désirs, entre obligations morales et contraintes sociales.

Des films tels que *La victoire des femmes* (1946), *Cinq femmes autour d'Utamaro* (1946), *Le destin de madame Yuki* (1950), *Miss Oyu* (1951), *La dame de Musashino* (1951), *La vie d'Oharu femme galante* (1951) en sont des illustrations brillantes.

Le cinéaste et critique Jacques Rivette, fera découvrir Mizoguchi en Europe, avec ce film, l'un des trentes que l'histoire aura sauvé sur les 89 qu'il aura tournés, avant qu'il ne s'éteigne à Kyoto à l'âge de 58 ans d'une leucémie.

Il est à ce jour considéré comme un des maîtres du cinéma japonais, aux cotés de Kurosawa, Ozu et Mikio Naruse.

Anecdote : Le film *La vie d'Oharu femme galante* est adapté du roman de 1686 de Saikaku Ihara *La vie d'une femme amoureuse*. Tourné dans les conditions d'un film à « petit budget », dans un hangar, proche d'une gare (la production n'avait pas trouvé mieux), il était interrompu quasiment entre chaque prise au passage de trains, dramatique lorsque l'on connaît le goût de Mizoguchi pour les plans séquences !

Quelques mois plus tard, le même hangar servira de studio pour le film de Joseph Von Sternberg *La fièvre d'Anathan*.

Le coin des Bouquins :

-Douchet Jean. Connaissance de Kenji Mizoguchi. Documentation FFCC2 1965.

-Mesnil Michel. Mizoguchi. Cinéma d'aujourd'hui, N° 31, Seghers 1965

-Serceau Daniel, Mizoguchi : de la révolte aux songes. Paris. Ed Le Cerf, coll 7^{ème} Art.

-Yoda Yoshikata. Souvenirs de Kenji Mizoguchi. Petite bibliothèque des Cahiers. Cahiers du Cinéma 1997.

Jour de colère De C.T. Dreyer

Critique VO – Robert de Choiseul

Quand Dreyer tourne au Danemark en 44 jours *Jour de Colère*, cela fait 11 ans qu'il n'a pas mis en scène de long-métrages. Après l'échec commercial de son premier film parlant, *Vampyr*, qu'il a produit lui-même à Paris en 1932 et qui suit de près le succès en 1928 de *La Passion de Jeanne d'Arc*, la critique et la profession le classent parmi les artistes du cinéma muet qui ne pourront jamais s'adapter au parlant. Il retourne au journalisme, son premier métier, qui ne déplaît pas à son esprit précis, observateur et méticuleux.

Revenu dans son pays qui sera bientôt occupé et qui va résister aux Nazis par une désobéissance civile généralisée, il crée, grâce à l'appui d'un livre sur les 10 films qu'il a déjà réalisés, *Jour de Colère*, ce nouveau chef-d'œuvre qui est la charge la plus violente et la plus subtile qui soit contre le fanatisme religieux : c'est un nouvel échec et il devra attendre 13 ans pour tourner *Ordet* en 1955, considéré comme une de ses œuvres les plus abouties au même titre que de *La Passion de Jeanne d'Arc* et *Jour de Colère*.

En 1964, pour la sortie de *Gertrud*, il est fêté par les réalisateurs français et notamment Godard et Truffaut, dont il dira « J'aime bien la Nouvelle Vague. Mais j'ai le sentiment que cette vague retournera à la mer... A moins que cela ne provoque l'apparition d'autres vagues ».

Avec *Jour de Colère*, Dreyer persiste dans sa méthode qui a fait la force de *La Passion de Jeanne d'Arc* : interdire à ses comédiens et surtout à ses comédiennes tout maquillage. Il venait le vérifier tous les matins sur le visage de Lisbeth Movin, la jeune actrice qui n'avait pas fini ses études d'art dramatique quand il l'a choisie pour jouer le rôle d'Anna, l'épouse du vieux pasteur Absalon qui finira accusée de sorcellerie. Lisbeth Movin explique : « En fait il maquillait les acteurs avec son éclairage » C'est ainsi qu'il amène le spectateur à « vivre les états d'âme » de ses personnages, puisque, disait-il en bon luthérien, « les gens évitent de montrer ce qui les ravage intérieurement ». Ce maquillage-là ne cache pas, il dévoile avec autant de force que de pudeur.

Laura De Otto Pminger

Qui a tué Laura Hunt, une ravissante jeune femme qui doit une partie de sa notoriété au chroniqueur Waldo Lydecker ? L'inspecteur Mark McPherson mène l'enquête et interroge notamment Lydecker, qui considère Laura non seulement comme sa création, mais aussi comme un être lui appartenant.

Critique VO – Hélène le Guével

Laura appartient au genre des films noirs. Une enquête policière tournée en noir et blanc avec un meurtre, des suspects, un flic et bien sûr la femme fatale.

Laura est à la fois une énigme originale et un drame psychologique.

Laura, petite dessinatrice, deviendra, grâce à la prise en main d'un chroniqueur célèbre Waldo Lydecker, une femme du monde enviée et admirée. Pourtant cette personnalité si brillante et si belle nous glace. Distant et figée, elle semble momifiée dans le rôle que lui a donné Lydecker. Aliénée par ce que son protecteur a fait d'elle, elle s'avère incapable de se libérer de cette emprise. Elle tentera de le faire mais à quel prix !

Chaque personnage a sa part d'ombre et le suspense fonctionne jusqu'au bout. Laura n'est qu'une image mais elle fascine terriblement, Le tableau qui la représente ne cesse d'envahir l'écran et de nous envahir aussi. Laura morte, il ne sera encore question que d'elle.

Presque toutes les scènes sont tournées en intérieur. Les images en noir et blanc sont très belles et la lumière y joue un rôle essentiel. Pourquoi avoir rattaché ce film à une thématique qui a choisi des héroïnes féminines face à un destin qui les écrase ? Parce que, même si Laura réussit sa carrière et devient riche et admirée, elle est amputée de l'essentiel, la liberté et la capacité de choisir une relation affective vraie. La capacité tout simplement à aimer.

Hors jeu



De Jafar Panahi –Iran – 2006– 1h28 – coul.

Synopsis : 8 mai 2006. L'Iran est en passe de se qualifier pour la coupe du monde de football. Un car de supporters déchaînés est en route vers le stade. Une fille déguisée en garçon s'est discrètement glissée parmi eux, elle ne sera pas la seule à tenter de transgresser l'interdiction faite aux femmes d'assister aux manifestations sportives.

Jafar Panahi : Après avoir été l'assistant d'Abbas Kiarostami pour le film *Au travers des oliviers*, Jafar Panahi réalise son premier long-métrage, à partir d'un scénario de Kiarostami, *le ballon blanc*, en 1995, pour lequel il reçoit la Caméra d'Or à Cannes. Il signe ensuite *Le Miroir*, Léopard d'or au Festival de Locarno 1997, puis se voit récompensé du lion d'or à Venise pour *Le Cercle*, réalisé en 2000. En 2003, il met en scène son troisième long-métrage, le drame *Sang et or*.

POSITIF – Fabien Baumann - Décembre 2006

Fidèle à la ligne kiarostamienne, elle-même probablement dérivée du conte persan, *Hors-Jeu* chemine avec le personnage dans sa quête et son idée fixe, si triviales soient-elles, au gré de ses étapes et de ses rencontres. Panahi inscrit les aventures de son héroïne et des autres supportrices empêchées dans un cadre géométrique défini en stations successives : bus, abords du stade, guichets, zone de fouille, passerelles d'accès, galeries latérales, puis un autre bus pour regagner le centre-ville. La durée sera elle aussi donnée : les minutes qui précèdent et suivent ce match invisible, plus le temps de jeu réel (90 minutes), avec ses deux périodes et la pause, à peine écourtées pour aboutir à un long-métrage dans un temps quasi réel. Pourtant, et c'est là l'autre caractéristique de l'école iranienne : la narration préserve sa part d'aléatoire, la vie réelle se mêle à la démonstration.

Le court

Les princesses de la piste

Court-métrage de Marie Hélia – 2004 – 8'35

France / 2005 / Fiction / 37 minutes / 35 mm / 1.66 / Couleur

Katia et Céline partent en piste un samedi soir à Brest. Elles trouvent une inscription : "Toutes les femmes ont droit à l'amour", plus un numéro de téléphone. Elles appellent et tombent sur un certain Jean-Marc, vendeur de véranda...

A noter sur vos agendas

Art et essai à Saint-Nazaire :

Bul Déconné! investit l'Afrique contemporaine pour exposer la trajectoire d'un jeune sénégalais, Sogui. Lors de sa présentation au concours de l'Ecole Supérieure de l'Administration, Sogui se heurte avec fracas aux visions du monde de ses examinateurs. Fortement affecté, il ressort combatif et fougueux de cette expérience particulière et franchit ainsi la frontière perméable de l'illégalité, où il rejoint son ami Max et le milieu de la pègre. Mais il retrouve également Samba, son ami d'enfance qui mène la vie simple et fragile d'un vendeur ambulant ...

A propos du réalisateur :

Massaër Dieng est en France depuis deux ans lorsqu'il décide de se donner les moyens nécessaires à l'accomplissement d'un projet qui lui tient à cœur : la réalisation d'un film de fiction sur sa ville, Rufisque. C'est dans **Makiz'art association nantaise** qu'il trouve les énergies nécessaires à la mise en route de ce qui deviendra *Bul Déconné !* et plus particulièrement en Marc Picavez, membre de l'association mais surtout passionné par l'écriture et la réalisation cinématographique.

La volonté première est de faire de *Bul Déconné !* une représentation de l'urbanité Sénégalaise, dans tout ce qu'il peut y avoir de mouvement et de bruit. Mais également une mise en valeur de la modernité et des impacts qu'elle peut avoir, tout comme les traditions, sur la vie quotidienne des jeunes Sénégalais.

11 septembre 2001. Du haut des montagnes afghanes, Vergos, journaliste français, apprend l'attaque des tours du World Trade Center par les terroristes d'Al-Qaida. Il se souvient...

1984. Nikolai, jeune musicien soviétique, débarque en Afghanistan comme des milliers d'autres conscrits pour livrer une guerre qui n'est pas la sienne. La peur au ventre à chaque instant, il se retrouve plongé dans un monde de violence et de mort.

Un jour, lors d'une opération commandée, il est capturé par des Moudjahidin du Commandant Massoud qui l'emmènent au coeur des montagnes où se terrent les résistants afghans et Vergos, venu clandestinement en Afghanistan. Tandis que certains veulent sa mort, d'autres se prennent de compassion pour lui. Peu à peu, des liens d'amitié et de complicité se nouent entre le soldat soviétique, le journaliste français, et les Moudjahidin...

Le dernier film de Christophe de Ponfilly, qui s'est suicidé avant la sortie du film, l'auteur d'un inoubliable portrait du général Massoud.

Les Inrockuptibles - Emily Barnett

Il faut y voir un usage de la fiction comme baume réparateur, une machine à créer du sens que s'offre ici, avant de s'éclipser, un grand spectateur du chaos

Libération - Anne Diatkine

Si son film est limpide et si juste, c'est que acteurs amateurs comme acteurs professionnels, lui ont fait confiance.

Chansons du deuxième étage Karl vient de mettre le feu à son magasin pour toucher l'assurance. Ce soir là, des événements sans lien apparent s'enchaînent : un licenciement abusif, un immigré agressé, un magicien qui rate son tour... les signes d'un chaos imminent commencent à apparaître, et Karl réalise peu à peu l'absurdité et la dureté de notre époque.

Le Nouvel Observateur -Pascal Mérigeau

C'est bien simple, on n'a (sans doute) jamais rien vu de tel. Si vous aimez le bizarre, courez-y !